Les modalités du souhait dans la tradition arabe

Hassan Hamzé

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ml/261>

DOI : 10.4000/ml.261

ISSN : 2274-0511

Éditeur

Association Modèles linguistiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2010

Pagination : 47-61

Référence électronique

Hassan Hamzé, « Les modalités du souhait dans la tradition arabe », *Modèles linguistiques* [En ligne], 62 | 2010, mis en ligne le 31 janvier 2013, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ml/261> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ml.261>

Les modalités du souhait dans la tradition arabe

Hassan Hamzé

1. Les modes et les modalités

1.1 Le mode

Le mode est défini par le *Dictionnaire de la linguistique* (p. 217) comme un « principe de classement des verbes selon les diverses façons dont le locuteur peut concevoir le processus exprimé par le verbe ». Selon ce principe de classification, la tradition arabisante identifie trois modes dans le verbe arabe : le mode indicatif à voyelle /u/, dit *marfûc* par la tradition grammaticale arabe, le mode subjonctif à voyelle /a/, dit *mansûb*¹, et le mode jussif ou apocopé, à voyelle /Ø/ dit *majzûm* : “The Indicative of the Imperf. is distinguished by the third radical having *damma*, the Subjunctive by its having *fetha* ; as Indic. يَكْتُبُ [yaktubu], Subj. يَكْتُبُ [yaktuba]. The Jussive is denoted by the absence of any vowel with the third radical, as يَكْتُبُ [yaktub] ; whence it is sometimes called the apocopated Imperfect” (*A Grammar of Arabic*, p. 60).

On peut déjà remarquer que le mode a été envisagé uniquement dans le cadre de la conjugaison en fonction des trois voyelles finales du verbe inachevé en reprenant la terminologie de la tradition gréco-latine. Le mode n’a pas été envisagé dans la phrase nominale, par exemple, ou dans le verbe achevé qui ne présente pas de variation, puisque sa voyelle finale reste inchangée quelle que soit la valeur exprimée. Elle ne change qu’en raison des contraintes morphologiques. Blachère apporte une amélioration. Il note bien que « L’accompli n’a qu’une seule modalité. L’inaccompli en a trois, qui diffèrent par leurs désinences » (*Grammaire de l’arabe*, pp. 36-37).

Mais il n’assigne pas de valeur modale à cette « modalité » du verbe achevé. Or, le mode n’est pas l’exclusivité du verbe, même s’il est souvent associé au verbe. Il s’agit, en fait, d’une catégorie grammaticale qui traduit

le type de communication institué par le locuteur entre lui et son interlocuteur

1. En raison des difficultés de transcription, les consonnes emphatiques seront transcrites en gras : **d**, **h**, **s**, **t**, les interdentes et les chuintantes seront soulignées : d, s, t et l’interdentale emphatique sera notée en gras et soulignée : **d**.

[...] ou l'attitude du sujet parlant à l'égard de ses propres énoncés (*Dictionnaire de linguistique*, p. 306).

André Roman adopte une classification différente de celle des arabisants puisqu'il considère la relation nucléaire entre les deux voix de la phrase comme réelle ou non réelle. Si elle est réelle, on est alors dans le mode réel qui est le mode de base ; le verbe est à voyelle /u/. La phrase nominale qui ne comporte pas de verbe appartient, nécessairement, à ce mode réel de base. Si la relation est non réelle on est soit dans le mode potentiel, le verbe reçoit la voyelle /a/ ou la voyelle /Ø/, soit dans le mode irréel ; le verbe reçoit la voyelle /u/ tout comme dans le mode réel. Dans cette analyse, le subjonctif à voyelle /a/ et le jussif ou apocopé à voyelle /Ø/ sont confondus dans un seul mode, le potentiel. Le mode irréel et le mode réel ont la même voyelle /u/. Ce qui distingue ces deux modes n'est donc pas la voyelle finale du verbe, mais la modalité de l'irréel /law/ qui est le seul signifiant de ce mode².

1.2 La modalité

La modalité est, comme le dit le *Dictionnaire de la linguistique* (p. 217), un « mot extrêmement polysémique ». Nous n'utilisons ce terme dans le présent travail que pour désigner un certain nombre d'unités lexicales qui sont donc syntagmatiquement libres et qui appartiennent selon l'analyse de la tradition grammaticale arabe à une classe des parties du discours, celle des particules « harf » qui ne sont ni noms, ni verbes. Ces modalités, selon André Roman, « déterminent, en principe, la seule entité universelle propre aux phrases : la relation biunivoque, omniprésente, qui fonde la phrase » (*Systématique*, vol. 1, p. 32).

Dans ces modalités, très diverses, comme l'interrogation, la négation, l'opposition, le souhait, la probabilité, etc. nous nous intéressons, tout particulièrement, à la modalité de souhait /layta/ = « Plût au ciel que ! ».

L'expression du mode peut prendre des formes très variables. Elle n'est pas l'exclusivité de la voyelle modale à la fin du verbe. Elle peut être assurée par d'autres moyens. Nous n'en retenons que deux ici : la modalité du souhait : layta/ et le verbe³ du souhait /'atamannâ/ = « Je souhaite ! » qui correspond à cette modalité.

2. Pour André Roman (voir ici même) le système arabe n'est prégnant que des deux paradigme [réel] et [potentiel]. Le paradigme [irréel] est réalisé par une négation ad hoc, du monde réel, /law/ faite de la négation /lâ/ et la consonne /w/ < /u/, signifiant du réel.

3. En réalité, il s'agit d'une phrase, tout verbe en arabe étant un noyau formé du morphème verbal et de son morphème de personne qui lui est systématiquement attaché (Voir H. Hamzé : *La position du sujet du verbe*).

2. *Kabar* vs '*insâ*'

Les grammairiens arabes n'ont pas analysé les voyelles finales du verbe en termes de mode. Il n'y avait pas dans la tradition, et il n'y a toujours pas jusqu'à nos jours, un terme consacré par l'usage pour désigner le mode. Ils ont utilisé la même terminologie pour les voyelles finales /u/ et /a/ communes au nom et au verbe, une terminologie qui fait référence au sens étymologique des termes et qui est basée sur une ressemblance de forme et de fonction entre les voyelles des deux parties du discours. Les désinences du verbe, tout comme celles du nom, ont été analysées dans le cadre de la théorie de la rection placée au premier plan⁴. *Raf'* « relèvement » a été retenu pour la voyelle /u/ qui correspond au nominatif du nom, *nasb* « redressement » pour la voyelle /a/ qui correspond à l'accusatif du nom. *Jarr* « étirement » ou *kafḍ* « abaissement » est utilisé pour la voyelle /i/ propre au nom – pas de /i/ pour le verbe –, et *jazm* « amputation » pour la voyelle /Ø/ propre au verbe – pas de /Ø/ pour le nom⁵.

Dans le cadre de cette théorie, les modalités ont été classées en fonction de ce critère de la rection. La modalité du souhait /layta/ = « Plût au ciel que ! » a donc été classée avec d'autres unités /'inna/ = « Certes », /'anna/ = « Que », /ka'anna/ = « Comme si », /lâkinna/ = « Mais » et /la'alla/ = « Il se peut que », dans la catégorie des « particules qui ressemblent au verbe », une ressemblance qui repose essentiellement sur le fait que ces particules régissent deux noms : un nominatif et un accusatif alors que ce type de rection est, généralement, réservé au verbe. Sibawayhi dans son *Kitâb* consacre un chapitre à ces modalités intitulé : Hâḍâ bâb al-*hurûf* al-*kamsa* allatî ta'mal fî mâ ba'da hâ ka 'amal al-fi'l fî mâ ba'da hu « C'est le chapitre des cinq particules qui régissent ce qui les suit, tout comme le verbe régit ce qui le suit » (vol. 2, p. 131).

Cependant, ce rassemblement des voyelles modales du verbe avec les voyelles casuelles du nom à l'intérieur de la même théorie n'a pas empêché les savants arabes du langage de les différencier lorsqu'ils ont examiné des questions relatives au mode lors des discussions sur le rapport avec le type du discours et la manière dont l'énonciateur conçoit le processus exprimé par le verbe. Les analyses relatives à cette question

-
4. La voyelle /u/ du verbe, qui est la voyelle de base, a été justifiée par la possibilité pour le verbe d'occuper les positions du nom, tout comme la voyelle /u/ du nom par le fait qu'il est inchoatif (*Kitâb*, 3, pp. 9-10).
 5. Traduction reprise à Gérard Troupeau dans son *Lexique-index* du *Kitâb* de Sibawayhi.

doivent être cherchées en priorité à l'intérieur de l'opposition établie entre un discours constatif ou informatif qu'ils appellent : /kabar/ = « information » et un discours performatif qu'ils appellent /'insâ'/ = « création, production » ou /talab/ = « demande »⁶. La distinction entre les deux types correspond, de manière approximative, à celle qui a été établie par Sîbawayhi au VIII^{ème} siècle entre un discours affirmatif /mûjib/ et un discours non affirmatif /gayr mûjib/. C'est la deuxième partie, c'est-à-dire le discours non affirmatif qui nous intéresse tout particulièrement ici puisque les questions relatives au souhait ne sont soulevées qu'à l'intérieur de cette catégorie qui comprend, avec le souhait, la négation, l'ordre, la défense, l'incitation, l'interrogation, etc. Sîbawayhi qui réunit, comme nous l'avons déjà signalé, dans le même chapitre, les cinq particules qui régissent comme le verbe, ne manque pas de les diviser en deux catégories : /'inna/ = « Certes » et /lâkinna/ = « Mais » d'un côté — ce sont des particules qui ont avec le nom la valeur d'un inchoatif — : « /'inna zayd-an muntaliq-un/ = « Certes, Zayd est partant » a la valeur de /zayd-un muntaliq-un/ = « Zayd est partant », /'inna/ ayant été introduit pour corroborer » (*Kitâb*, vol. 2, p. 144). Or, ce n'est pas le cas des trois autres modalités : /la'alla/ = « Il est probable que », /ka'anna/ = « Comme si », et /layta/ = « Plût au ciel que ! », qui introduisent une valeur bien différente. Elles admettent tout ce qui est admis avec /'inna/ = « Certes », mais le nom qui les suit ne peut pas être mis au nominatif en tant qu'inchoatif. L'on dit :

/layta zayd-an muntaliq'un wa 'amr-an/

Alors qu'on dit :

/'inna zayd-an muntaliq-un wa 'amr-un/

La raison, dit-il, est que « /layta/ n'est pas affirmative (laysat wâjiba), /la'alla/ et /ka'anna/ non plus ». Or, il n'est pas conforme à la norme de coordonner ce qui est affirmé à ce qui est souhaité puisqu'il s'agit de deux sens différents » (*Kitâb*, vol. 2, p. 146).

3. Primauté de la modalité

L'hypothèse ici soutenue est que les savants arabes envisagent une hiérarchie dans l'expression des valeurs modales entre la modalité du souhait, le verbe lui correspondant et la voyelle modale du verbe. Dans

6. Voir des définitions de ces deux types dans *Mafâtîh al-'ulûm* d'as-Sakkâkî, pp. 164-165.

cette hiérarchie, il y aurait une primauté de la modalité par rapport au verbe correspondant et à la voyelle modale. Cela veut dire que la valeur modale est assurée prioritairement par la modalité et non pas par le verbe ou par la voyelle modale. En fait, tout se passe comme si c'est la modalité chez les grammairiens arabes qui a le dernier mot.

Nous allons essayer d'examiner d'abord la primauté de la modalité du souhait par rapport au verbe du souhait, puis par rapport aux voyelles modales.

3.1. Modalité de souhait et verbe de souhait

Deux traits essentiels distinguent la modalité du verbe correspondant :

3.1.1 Modalité réservée à l'énonciateur

La modalité se distingue d'abord par le fait qu'elle est réservée à l'énonciateur. C'est lui, et seulement lui, qui souhaite en faisant appel à la modalité. La deuxième et la troisième personne ne peuvent le faire que dans un discours rapporté dans lequel elles jouent le rôle de la première personne. Il est vrai que la modalité de souhait :*layta* /,= « Plût au ciel que ! » apparaît comme une forme impersonnelle dans laquelle « le locuteur laisse s'imposer le propos en tant que tel » en dehors de toute référence à une personne précise. Cependant, derrière cette objectivité apparente se cache l'énonciateur. C'est lui, et lui seul, qui souhaite mais sans le recours aux marqueurs de la première personne. Lorsque, dans le vers [du mètre *Wâfir*] du poète Ibn ar-Rûmî (283h/896c), le souhait est formulé pour des nuits longues et des journées courtes durant le mois de Ramadan, c'est bien le poète lui-même, l'énonciateur, qui souhaite, mais en dehors de tout indice personnel :

/fa layta llayla min hu kâna sahran ** wa marra nahâru hu marra s-sahâbi/

Puisse la nuit de Ramadan durer un mois et la journée passer comme le nuage !

3.1.2 Modalité et discours performatif

Le deuxième trait qui caractérise la modalité c'est qu'elle introduit un discours performatif, alors que le discours introduit par le verbe *souhaiter*, lui, est constatif. Il n'est performatif qu'en fonction d'un contexte déterminé.

Dans la tradition grammaticale arabe, on dit souvent que la modalité remplace le verbe. Ainsi *hal* « est-ce que » remplace '*astafhimu* « je demande à comprendre », *yâ* « Ô » remplace '*ad'û* « j'appelle », *layta* « Plût au ciel que ! » remplace '*atamannâ* « je souhaite », etc. Toutefois, ce discours sur la modalité qui remplace le verbe ne vise qu'un aspect de la question. Il ne doit, en aucun cas, être pris au pied de la lettre pour établir une équivalence entre les deux éléments : la particule et le verbe. En effet,

une lecture attentive des grammairiens arabes montre bien qu'ils insistent sur la différence entre les deux unités. Dans l'appel, un sujet qui a suscité beaucoup de débats, les grammairiens étaient préoccupés par la justification de la voyelle casuelle du nom appelé, toute voyelle étant produite par un régissant formel ou notionnel, apparent ou supposé. Qu'est-ce qui fait l'accusatif du nom /'amir-a/ = « Commandant (acc.) » dans :

/yâ +	'amîr-a	l-mu'minîna/
Ô	commandant (acc)	[des] croyants !

Des grammairiens disent que c'est la modalité d'appel /yâ/ = « Ô ! » qui régit le nom appelé qui la suit. D'autres supposent que la rection du nom a été produite par un verbe ellipsé /'ad'û/ = « j'appelle ! » dont l'ellipse a été rendue possible grâce à la présence de la modalité. Pour réfuter la première hypothèse, Ibn Ya'îs (643h/1284c) avance la raison suivante : lorsque un verbe ellipsé est restitué, le sens ne doit pas changer. Il doit être le même avant et après ellipse. Or, si on restitue le verbe ellipsé dans l'énoncé donné ci-dessus en supposant /'ad'û/ ou /'unâdî/ = « J'appelle », devant le nom : /'ad'û 'amîr-a l-mu'minîna/ = « J'appelle le commandant des croyants », le sens de l'énoncé change : il devient informatif, alors que l'appel appartient à un discours performatif.

Les grammairiens qui soutiennent l'ellipse du verbe n'ont-ils pas remarqué ce changement de statut de l'énoncé ? C'est ce qui ressort d'un passage de *Mugnî l-labîb* d'Ibn Hişâm (761h/1361c) dans lequel il réfute le point de vue d'Ibn at-Tarâwa Sulaymân b. Muḥammad (528h/1166c) qui considère qu'avec le verbe, l'énoncé est informatif. Pour Ibn Hişâm, l'accusatif du nom est régi « par un verbe /'ad'û/ = « J'appelle ! » obligatoirement ellipsé :

Le dire d'Ibn at-Tarâwa que l'appel est performatif alors que /'ad'û/ = « J'appelle » est constatif est une négligence (sahw) de sa part. En effet, le verbe supposé /'ad'û/ = « J'appelle ! » est performatif tout comme /bi'tu/ = « Je vends ! (litt. j'ai vendu) », et /'aqsam-tu/ = « je jure ! (litt. J'ai juré » (*Mugnî*, 2, p. 373).

Les grammairiens arabes, dès le premier livre qui nous soit parvenu, le *Kitâb* de Sîbawayhi (180h/796c), ont bien remarqué que les actes du langage peuvent fonctionner comme tout autre acte et avoir, par conséquence, une valeur performative (Milad : *al-'Inşâ'*, p. 35). Des verbes comme “acheter”, “vendre”, etc. peuvent être utilisés avec une valeur informative ou performative. Ainsi, lorsque le vendeur dit à son client : /bi'tu/ = « Je vends ! (littéralement : j'ai vendu) », il ne lui donne pas une information, mais réalise l'acte de vente. Les juristes

musulmans ont bien exploité cette caractéristique du langage. Ils ont développé cette question de la valeur performative avec des formules relatives à l'acceptation du mariage, à la répudiation, etc. où l'acte de mariage ou de répudiation est assuré par la formule elle-même, qu'il s'agisse d'une forme verbale ou non. En conséquence, une forme comme /'ad^u/ ou /'unâdî/ = « j'appelle ! » peut avoir une valeur performative et constituer, par elle seule, l'action d'appeler. C'est cette double valeur qui est à la base de la remarque faite par Ibn Hišâm : c'est /'ad^u/ = « J'appelle ! » performatif qui est ellipsé et non pas /'ad^u/, = « J'appelle » constatif imaginé par Ibn at-Tarâwa. Si cette position est retenue, cela semble dire que l'objection avancée par Ibn Ya'îs sur le changement de sens entre /yâ/ = « Ô ! » et /'ad^u/ = « j'appelle » n'est plus pertinente. Or, Ibn Ya'îs semble avoir prévu ce type de raisonnement. Il reconnaît bien que /'ad^u/ = « J'appelle ! » peut être performatif. Aussi ajoute-il pour affiner son point de vue, que les deux énoncés : /yâ + zaydu/ = « Ô Zayd ! » et /'ad^u + zaydan/ = « J'appelle Zayd ! », bien qu'ils soient performatifs, ne disent pas exactement la même chose, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas performatifs au même titre : /yâ + zaydu/ = « Ô Zayd ! », serait l'acte d'appeler lui-même « huwa nafs ad-du^â », alors que /'ad^u + zaydan/ = « J'appelle Zayd ! » — qui est pourtant un inachevé — est une information que l'appel a eu lieu « 'ikbâr 'an wuqûc ad-du^â ». Comme le sens n'est pas le même, le statut est différent. Ibn Ya'îs clôt la discussion avec le conseil suivant : « retiens cela, il est subtil » (Sarh al-Mufasssal, vol.8, p.7).

Le même raisonnement peut être suivi dans la comparaison entre la modalité d'interrogation /'a/ = « est-ce que ? », et le verbe « interroger », la modalité de souhait /layta/ et le verbe souhaiter, etc.. La raison derrière la différence entre la modalité d'appel et le verbe « appeler » consiste, en réalité, dans le fait que la modalité a été instituée pour assigner une valeur qui lui est propre. À chaque fois qu'elle est utilisée, elle réalise cette valeur initiale. Elle est performative par elle-même, alors que l'emploi du verbe « appeler » n'assigne cette valeur que dans un contexte donné. Dans un autre contexte, sa valeur est informative. La valeur performative ne lui est donc pas propre, intrinsèquement, comme pour la modalité. C'est son emploi dans un contexte approprié qui lui confère cette valeur. Du coup, le verbe ne peut pas être comme la modalité. C'est comme s'il y avait un performatif direct et un performatif indirect, ou, plus exactement, une valeur intrinsèque de performatif assurée par la modalité à tout moment et dans tous les contextes, et une valeur performative extrinsèque assurée par le verbe dans un contexte déterminé. C'est le contexte extérieur, situationnel, qui serait responsable de la création de cette valeur performative du verbe.

On trouve la même démonstration à chaque fois qu'il y a deux formes : une instituée pour assigner une valeur performative et une autre qui peut assigner cette valeur dans un contexte donné. Ainsi al-'Astarâbâdî (686h/) a bien remarqué qu'une phrase qui fait appel à un verbe qui exprime l'exclamation comme /'ata'ajjab/ = « je m'exclame ! » n'est pas performative au même titre qu'une phrase qui fait appel à l'une des deux formules instituées pour exprimer la valeur performative de l'exclamation qui sont en arabe les deux formes réservées à l'exclamation : /mâ 'af'ala/ ! et /'af'il bi hi/ ! (Milad, p. 212).

En comparant le verbe et la modalité, les savants arabes ont mis l'accent sur les deux caractéristiques qui les séparent : la modalité assure plus d'économie et moins d'ambiguïté, puisqu'elle a été instituée pour rendre une valeur hors contexte. Elle n'est utilisée que lorsqu'il y a une volonté explicite envers l'interlocuteur. En revanche, les verbes correspondants à ces modalités, comme ils n'ont pas été institués pour être performatifs, ils ne sont utilisables à la place de la modalité que dans la mesure où le contexte le permet.

À cet argument, al-Jurjânî (471h/1107c) en ajoute deux autres : économiser et lever l'ambiguïté. L'ambiguïté n'est pas uniquement l'illusion qu'on peut avoir en pensant à la valeur informative (As-Suyûtî : Ham^c al-hawâmi^c, vol. 3, p. 33), mais aussi le fait que le verbe inachevé peut être utilisé pour un appel dans le présent et dans le futur. Avec la modalité, il y a, dit-al-Jurjânî, plus d'économie et moins d'ambiguïté, car si on disait : /'ad'û zaydan/, l'interlocuteur pourrait interpréter le vouloir dire comme une information pour appeler Zayd dans le futur (jâza 'an yudanna bi l-mutakallim 'anna hu qasada l-'ikbâra bi du'â'i hi fî mâ yustaqbal). En conséquence, la modalité d'appel /yâ/ = « Ô ! » a été utilisée à la place du verbe. De la sorte, « lorsque tu dis /yâ 'abdallah/ = « Ô Abdallah ! » ou /yâ gulâma zaydin/, = « Ô valet de Zayd ! », cela veut dire que tu es en train de l'appeler, que tu as en toi une volonté de t'adresser à lui, et qu'il est la personne que tu vises » (*Muqtasid*, vol. 2, 753-754).

Ce qui a été dit au sujet de la modalité d'appel /yâ/ est également valable pour le souhait. Mais c'est cette modalité d'appel qui a suscité les débats puisque les grammairiens voulaient justifier la voyelle casuelle du nom après /yâ/. Or, le problème ne se pose pas de la même manière pour les autres modalités.

3.2 Modalité de souhait et voyelle modale

Il semble que la valeur de performatif soit liée à la modalité plus qu'à la voyelle modale à la fin du verbe. Plusieurs raisons plaident en faveur de cette primauté de la modalité.

3.2.1 Le réel et l'irréel

L'arabe présente une conjugaison pauvre : deux aspects du verbe : achevé et inachevé. La voyelle modale ne concerne que l'aspect inachevé qui peut avoir l'une des trois réalisations suivantes : /u/, /a/ et /Ø/. Le verbe achevé, lui, ne présente pas une opposition vocalique finale ; sa voyelle finale est invariable. En l'absence d'une opposition, la valeur modale est la valeur de base, celle du mode réel, appelé indicatif par la tradition arabisante.

Pour l'inachevé, la voyelle /u/ est considérée comme la voyelle modale de base, celle du réel.

Cependant, l'on ne manque pas de remarquer que le mode irréel a, lui aussi, cette même voyelle. L'on dit au mode réel avec un verbe achevé :

/kataba/	vs	/law	kataba/
Litt. Il a écrit		si	il a écrit
Il a écrit		s'il avait écrit	

Et avec un verbe inachevé, même si ce n'est pas très fréquent :

/ya-ktub-u/	vs	/law	ya-ktub-u/
Litt. il écrit		si	il écrit
il écrit		s'il avait écrit	

On aura remarqué que la forme verbale ne change pas et que la voyelle finale est la même. Le mode réel a été tout simplement nié au moyen de la modalité de l'irréel /law/, ce qui serait un indice du caractère secondaire de l'irréel⁷. Mais, quelle que soit l'interprétation de ce fait, le mode irréel apparaît comme ayant pour seul signifiant la modalité /law/, sans une voyelle modale correspondante.

3.2.2 Modalité et Voyelle modale

La condition en arabe est intéressante, parce qu'elle présente plusieurs variantes et fait entrer en jeu la modalité de condition et les voyelles modales. En effet, la modalité de la condition /'in/, « si », qui est la modalité type pour les grammairiens arabes « 'umm al-bâb », peut être employée devant l'achevé — dont la voyelle finale est invariable — tout comme devant l'inachevé, qui présente l'opposition /u/ vs /Ø/. L'on dit à l'achevé :

7. Pour André Roman (voir ici-même) le système de l'arabe n'est prégnant que des deux paradigmes [réel] et [potentiel]. Le paradigme [irréel] est réalisé par une négation ad hoc, du mode réel, /law/, faite de la négation /lâ/ et de la consonne /w/ < /u/, signifiant du réel.

1a)	/ʿin	katab-ta	katab-tu/
Litt.	si	tu as écrit (ach)	j'ai écrit (ach)
	si tu écris, j'écirai		

et à l'inachevé :

1b)	/ʿin	ta-ktub-Ø	ʿa-ktub-Ø
Litt.	si	tu écris (inach+ apocopé)	j'écris (inach+apocopé)
	si tu écris, j'écirai ⁸		

S'il y a une opposition marquée *vs* non marqué pour l'inachevé, l'achevé n'a aucune opposition, ce qui laisse supposer que la valeur modale peut être assurée par la seule présence de la modalité de condition, ce qui a été également remarqué pour l'irréel, dans lequel il n'y a aucune opposition, ni pour l'achevé, ni pour le non achevé. Cette remarque peut être renforcée lorsque le verbe n'est plus sous la portée de la modalité comme dans l'exemple suivant :

1b')	/ʿa-ktub-u	ʿin ta-ktub-Ø/
	j'écris	si tu écris (apocopé)

3.2.3 Modalité et phrase nominale

La modalité du souhait peut porter sur la relation nucléaire dans la phrase nominale, qu'elle soit simple ou complexe. Dans le premier cas, le noyau est formé de deux noms qui peuvent être deux substantifs, comme /zayd-un kâtib-un/ = « Zayd [est] écrivain/écrivain » ou /allâh-u rabb-u nâ/, = « Allah [est] notre Seigneur ». Dans le cas de la phrase complexe, le deuxième constituant du noyau est formé, lui-même, de deux constituants dont l'un peut être un morphème verbal qui constitue, avec son morphème de personne, un noyau. Exemple : /zayd-un ya-ktub-u/ = « Zayd, il écrit ». L'on dit :

/layta	zayd-an	kâtib-un/
Litt. plût au ciel que	Zayd (acc.)	écrivain (nominal)

/layta	zayd-an	ya-ktub-u/
Litt. plût au ciel que	Zayd (acc.)	il écrit

Il est à noter ici que le premier énoncé n'a pas de voyelle modale et que la voyelle du second est, contrairement à toute attente, la voyelle /u/ du mode réel, ou du mode indicatif selon la tradition arabisante. C'est donc au moyen de la modalité que le souhait est réalisé.

8. La différence entre les deux énoncés est une différence aspectuelle, elle envisage la condition comme si elle était réalisée dans le premier cas, celui de l'achevé. Cette nuance n'est pas rendue en français.

4. Souhait et condition implicite

Nous avons dit plus haut que le souhait introduit par la modalité /layta/ ne se traduit pas par une voyelle modale du potentiel : /Ø/ de l'apocopé ou /a/ du subjonctif. Cependant, un cas est intéressant à examiner [*Le Coran*, VI/27] :

/qâlû yâ layta-nâ nu-radd-u wa lâ nu-kaddib- a bi 'âyât-i rabb-i nâ...

Litt. ils ont dit Plût au ciel que nous nous sommes ramenés [sur terre] (indicatif) et ne pas nous traitons de mensonges (subjonctif) les signes de notre Seigneur.

« Ils ont dit : « Plût au ciel que nous fussions ramenés [sur terre] ! Nous ne traiterions pas de mensonges les aya de notre Seigneur » (Traduction de Blachère).

Il est intéressant de remarquer que le verbe qui est souhaité, le retour sur terre /nu-radd-u/, est au mode réel, dit indicatif par la tradition arabisante. Il est donc conforme aux exemples donnés ci-dessus. En revanche, le second verbe (traiter de mensonges) : /nukaddib-a/ est au subjonctif. Sa voyelle modale /a/ n'est pas directement liée au souhait et à une modalité de souhait qui serait ellipsée. Une telle modalité aurait donné une voyelle /u/ identique à celle du premier verbe. Une deuxième lecture de ce même verset peut nous éclairer :

/qâlû yâ layta-nâ nu-radd-u wa lâ nukaddib-u bi 'âyât-i rabb-i nâ/....

Cette lecture implique une coordination entre les deux noyaux :nu-radd-u/ et /nu-kaddib-u/, et la restitution d'une modalité de souhait ellipsée devant le deuxième noyau, ce qui donnerait :

/qâlû yâ layta-nâ nuradd-uwa [yâ layta-nâ] lâ nukaddib-u/

« Ils ont dit : « Hélas ! Si nous pouvions être renvoyés et ne plus traiter de mensonges les signes de notre Seigneur ! » (traduction de Hamidullah).

Cette coordination, qui restitue la modalité de souhait, donnerait une voyelle modale /u/, conformément à celle du premier verbe.

En revanche, le subjonctif /a/ implique une rupture entre les deux verbes. Ne pas traiter de mensonges les signes du Seigneur n'est plus considéré comme un souhait, mais comme la réponse à une hypothèse impliquée par le verbe de la principale. C'est comme s'il y avait dans la principale une condition posée : « Si nous sommes ramenés sur terre nous ne traiterons pas de mensonges les signes du Seigneur » ('in rudidnâ lam nukaddib) selon l'interprétation d'az-Zajjâj (al-Qurtubî, vol. 3, p. 263) ou, « si nous pouvions retourner sur terre nous ne traiterions pas de mensonges les signes du Seigneur ». La seule incidence de la modalité du souhait sur le subjonctif du second verbe est donc le fait qu'elle transforme la principale en un discours non affirmatif susceptible de sous-

entendre une hypothèse dont la conséquence est dans le verbe subjonctif de la subordonnée.

Cette caractéristique n'est pas propre à la modalité du souhait. Elle est valable pour tout discours non affirmatif. Al-'Astarâbâdî (686h/1328c) affirme que le subjonctif du verbe de la subordonnée précédée d'une forme non affirmative est due au fait que l'action exprimée dans la principale n'est pas réalisée. « Elle ressemble donc à l'hypothèse dont la réalisation n'est pas sûre ; ce qui suit le /fa/, « alors » sera donc considéré comme la réponse à la condition » (*Sarh al-Kâfiya*, vol. 2, p. 246)⁹.

Dans ce sens, tout énoncé qui introduit un discours susceptible d'être interprété comme un discours non informatif peut imposer un subjonctif. . L'on dit par exemple à quelqu'un pour qu'il fasse attention :

	/al-'asad-a	l-'asad-a	fa	tanjuw -a/
Litt.	le lion (acc)	le lion (acc)	alors	tu es sauvé (subjonctif)

« Évite le lion afin que tu sois sauvé »

où on utilise un subjonctif /tanju-a/ parce que la principale est interprétée comme un ordre. Il en est de même pour cet exemple donné par Sibawayhi :

	/hasib-tu hu	satama-nî	fa	'athib-a	'alayhi/
Litt.	j'ai cru lui	il a insulté moi	alors	je bondis(subj)	sur lui

« J'ai cru qu'il m'avait insulté = C'est comme s'il m'avait insulté : s'il m'avait insulté j'aurais bondi sur lui »

5. Modalités secondaires

Le souhait n'a qu'une seule modalité /layta/. Cependant, on peut lire dans la Tradition que d'autres modalités peuvent jouer le même rôle lorsqu'il y a des indices contextuels permettant de les interpréter comme modalités avec la valeur de souhait. Trois modalités sont données : /hal/= « Est-ce que ? », /law/= « Si » et /la'alla/= « Il se peut que ». Nous donnons un exemple de la modalité d'interrogation /hal/= « Est-ce que ? » dans le verset suivant [*Le Coran* VII/53] :

9. A un autre endroit de la Kâfiya, al-'Astarabâdî est plus explicite, il dit que le /fa/ introduit /'in/ devant le verbe de la principale et le transforme d'une forme non affirmative en une forme affirmative. /fa/ devient avec le verbe au subjonctif qui le suit comme une réponse à la condition posée par /in/. C'est comme dans le verset [Coran, 20/81] : /wa lâ tatgaw fîhi fa yahilla calaykum gadabî/, « ne faites point d'excès en cela, sinon Ma colère s'abattra sur vous » (Blachère) ; c'est-à-dire : /'in tatgaw fa hulûlu l-gadabi hâsil/, « Si vous faites des excès, la colère est assurée » (Kâfiya, 2, 347).

/hal la nâ min sufa^câ'-a fa yasfa^cû-Ø la nâ/

« Y a-t-il pour nous des intercesseurs qui puissent intercéder en notre faveur ? » (trad. De Hamidullah)

Comme ils savaient pertinemment qu'ils n'auraient pas d'intercesseur, l'interrogation cède la place au souhait qui convient à la situation¹⁰.

La voyelle modale de l'apocopé /Ø/ dans /yasfa^cû-Ø/ est le résultat de la condition impliquée par la présence d'un discours non affirmatif dans la principale : si nous avons des intercesseurs ils auraient intercédé en notre faveur.

6. Primauté de la modalité et antéposition

La primauté de la modalité de souhait pour instituer un type de discours, celui du souhait, se traduit par une primauté de position. Elle est toujours en tête de l'énoncé. Ce constat est également valable pour toute unité qui commande le type de discours qui la suit.

Les grammairiens arabes ont mis l'accent sur cette caractéristique et sur cette primauté en énonçant un principe général qu'ils ont appelé : haqq as-sadâra « le droit d'être placées en tête, d'avoir la première place ». En fait, selon ce que rapporte Sukrî al-Mabkût ('Insâ' an-nafy, p. 42), al-'Astarâbâdî aurait dit : « Tout ce qui a une influence sur la phrase [...] a vocation d'occuper la première place de cette phrase » (kullu mâ 'attara fî ma^cnâ l-jumla ...fa haqquhu sadru tilka l-jumla). C'est le cas des modalités de négation, d'interrogation, d'incitation, etc. (K. Milâd : al-'Insâ' fî l-'arabiyya, p. 208). Elles sont considérées comme des marqueurs de l'énoncé et, par conséquent, sont placées en tête. S'il n'y a pas un élément en tête, la place sera considérée comme une place vide, c'est-à-dire comme une position non-marquée. Elle indique que l'énoncé est une affirmation, celle-ci, selon al-. Jurjânî, n'est pas marquée, sa marque étant l'absence des particules de négation (*al-Muqtasid*, vol. 2, p. 1105). La raison de la position réservée en tête de l'énoncé est le souci d'une meilleure compréhension du message, une compréhension qui cherche à éviter toute sorte d'ambiguïté. En effet, une place vide en tête de l'énoncé serait interprétée par l'interlocuteur comme un marqueur qui indique que la phrase est affirmative. Introduire ensuite une modalité au milieu ou à la fin de l'énoncé ne manque pas de semer le doute, l'interlocuteur ne sachant plus comment interpréter le message : une affirmation comme l'indique la position vide ou un autre sens, celui de la particule. Il y aurait dans ce cas, une position non marquée qui indique un type de discours, et une particule qui intervient ensuite et qui assigne un autre type de discours.

10. Voir Al-Hâsimî : *Jawâhir al-balâga*, pp. 103-104.

Al-'Astarâbâdî, selon ce que rapporte K.Mîlâd, aurait dit que ces particules ont vocation à être en tête de peur que l'interlocuteur n'interprète l'énoncé suivant son sens premier, avant le changement. Lorsque l'élément qui change l'énoncé intervient à la fin de la phrase l'interlocuteur sera perturbé puisqu'il peut interpréter le sens de l'élément qui change soit comme affectant la phrase qui le précède, soit affectant la phrase suivante. (Milad : Al-Insâ' fî l-'arabiyya, pp. 209-210).

C'est justement cette analyse qui a permis de distinguer /'inna/ « certes » et /lâkinna/, « mais » d'un côté, et /layta/, « plût au ciel que », /lacalla/, « peut-être que », et /ka'anna/, « comme si » de l'autre alors qu'elles appartiennent, à la même catégorie, celle des « particules qui ressemblent au verbe ». En effet, /'inna/, « certes », ne fait que corroborer. Le sens initial de la phrase ne change pas « ne vois-tu pas que le sens de (certes, Z est partant) a le même statut que celui de (Z est partant) dans ce sens que (certes) n'indique rien d'autre que la corroboration. Or, ce n'est pas le cas de « plût au ciel que » et de « peut-être que » puisqu'il y a entre le sens de (plût au ciel que Z soit partant) et celui de (Z est partant) une séparation forte » (Muqtasid, 1, 324). La séparation forte est due au fait que « plût au ciel que » et « peut-être que » « changent le sens de base » (yuzîlân macnâ l-'ibtidâ') (Muqtasid, 1, 324) ; elles transforment un énoncé affirmatif (constatif) en un énoncé performatif.

Université Lumière-Lyon 2

CRTT

Références

- Al-'Astarâbâdî, *Sarh al-Kâfiya*, Dâr al-kutub al-'ilmiyya, Beyrouth, S.D., 2 volumes
- Blachère, R. et Gaudefroy-Demombynes, M. (1975), *Grammaire de l'arabe classique*, 3^{ème} édition revue et remaniée, Maisonneuve et Larose, Paris.
- Le Coran*, lecture de Hafis.
- Le Coran*, traduction de Régis Blachère (2005), Maisonneuve et Larose, Paris, 748p.
- Le Coran*, traduction de Muhammad Hamidullah, 1401h/1981c. Mu'assat ar-Risâla, Beyrouth, 11^{ème} éd.
- Dubois, Jean et alii (2002), *Dictionnaire de linguistique*, Larousse, 514p.
- Hamzé, Hassan (1999), « La position du sujet du verbe dans la pensée des grammairiens arabes » dans *Langage et linéarité*, édité par Pierre Cotte, Presses Universitaires du Septentrion, pp. 127-149.

- Al-Hâsimî, Ahmad (1978), *Jawâhir al-balâga*, Dâr al-Fikr, Beyrouth, 12^{ème} éd., 1398h/1978c, 428p.
- Ibn Hisâm, Mugnî labîb, éd. Muhammad Muhyî d-Dîn ʿAbd al-Hamîd, al-Maktaba al-ʿasriyya, Saida-Beyrouth, 1407h/1987c, 2 vol. 700p.
- Al-Jurjânî, Abdelqâhir, *Kitâb al-Muqtasid fî Sarh al-ʿIdâh*, éd. Kâdim Bahr al-Marjân, publication du Ministère de la culture (1982), Dâr ar-Rasîd, Bagdad, 2 vol. 1281p.
- Al-Mbakût, Sukrî (2006), *ʿInsâʾ an-nafy wa surûtuhi n-nahwiyya d-dalâliyya*, Faculté des lettres, des arts et des humanités, Tunis, 517p.
- Milad, Khaled (1999), *Al-ʿinsâʾ fî l-ʿarabiyya bayna t-tarkîb wa d-dalâla*, these de doctorat d'Etat en langue et littérature arabes, Tunis, 527p.
- Mounin, Georges (dir.) (1995), *Dictionnaire de la linguistique*, Quadrige / Presses Universitaires de France, 349p.
- Al-Qurtubî, *Al-Jâmiʿ li ʾahkâm al-Qurʾân*, 1408h/1988c, Dâr al-kutub al-ʿilmiyya, Beyrouth, 1^{ère} éd., 20 vol.
- Roman, André (2002), *Systématique de la langue arabe*,
- As-Sakkâkî, *Miftâh al-ʿulûm*, éd. Naʿîm Zarzûr, Dâr al-kutub al-ʿilmiyya, Beyrouth, 2^{ème} éd.
- Sibawayhi, *al-Kitâb*, 1407h/1987c, éd. ʿAbd as-Salâm Hârûn, al-Hayʾa al-misriyya al-ʿamma li l-kitâb, 1971-1977, Le Caire.
- As-Suyûtî, Hamʿ al-hawâmiʿ, éd. ʿAbd al-ʿÂl Sâlim Makram, Muʾassast ar-Risâla, 1413h/1992c, Beyrouth, 7 volumes.
- Troupeau, Gérard (1976), *Lexique-index du Kitâb de Sibawayhi*, Klincksieck, Paris, 266p.
- Wright, W (1981), *A Grammar of the Arabic Language*, 3^{ème} éd., nouveau tirage, Librairie du Liban, Beyrouth.